

Préface

Élisabeth DUFOURCQ
Ancienne secrétaire d'État à la Recherche
Inspecteur général des Affaires sociales
Historienne

Tous ceux qui pensent le christianisme révolu doivent lire ce livre. Son héroïne est ici l'espérance. Et l'espérance est visionnaire.

D'où vient-elle ? Dans cette histoire où la misère et la guerre africaine jouent les premiers rôles, l'espérance est née dans une France bourgeoise qui baigne dans une candeur bienveillante mais semble si révolue qu'elle en devient exotique, incompréhensible pour ceux qui n'ont connu ni les horreurs de la première guerre ni les chagrins de ses lendemains. Irréalisme ? Non, compassion ! C'est elle qui, bien des années plus tard, aux pires moments des massacres de Brazzaville, dans la lumière d'une soirée africaine, verra le manteau de la Vierge effleurer un charnier où gisent, pêle-mêle, des tueurs et des tués.

Plus souvent dans cette histoire, l'espérance a des refrains qui partent d'un socle spirituel et qui portent à l'action. « Courage et confiance ! Allons ! »

Lorsqu'en 1972, plus si jeune, une Fille de la Charité arrive pour la première fois au Congo, dans une République devenue populaire et marxiste, elle observe et dresse un constat. Avoir servi depuis vingt ans comme professeur à l'Institut Technique de Loos, en banlieue lilloise lui a donné des ambitions pour les autres. Que voit-elle dans ce pays, riche en pétrole, à peine sorti de la colonisation et surveillé de près par l'union Soviétique ? L'alphabétisation n'est plus assurée. L'instruction des jeunes, et surtout des filles, est tombée à un niveau exceptionnellement bas, sauf dans les familles riches ou proches du pouvoir. Pourtant, le goût d'apprendre reste vif. En marge des institutions dépassées, il est urgent d'offrir, un savoir utile, pratique et solide pas un savoir au rabais, tissé de mots d'ordre et de slogans.

L'enseignement technique serait le mieux adapté mais il coûte cher puisqu'il demande des outils. Pour le créer à partir de rien, l'espérance seule ne suffira pas. Oui, mais « ensemble on peut tout faire ».

C'est par ce slogan-là que, très vite, Sœur Marguerite parvient à convaincre des professeurs bénévoles et d'abord dubitatifs, souvent des femmes expatriées, de venir, dans des baraquements de planches disjointes, transmettre ce que la vie leur a offert de savoir et qu'elles souffrent de ne pas utiliser. Du côté congolais, à l'heure où tout bon marxiste parle de promotion féminine, le public avide et réceptif est composé de mamans analphabètes, portant leurs bébés sur leur dos. « J'avoue, écrit bientôt Sœur Marguerite, avoir les larmes aux yeux de voir ces grandes "femmes", mères de famille, s'appliquer à lire des *i* et des *u*, à faire des lignes de *a*, de *o*, etc., et de les entendre me dire : "Ma Sœur, il faut nous apprendre, tu sais..." »

L'espérance n'est plus seule, mais elle n'est pas non plus déracinée. Comme les Sœurs de sa petite communauté, Sœur Marguerite a été formée à l'école de saint Vincent de Paul et cette école a une longue histoire. Depuis la Fronde et la guerre de Trente ans, les Filles de la Charité se sont « hâtées » pour soulager les misères provoquées par l'illettrisme et les guerres. Dans la République populaire du Congo, d'autres congrégations africaines ou d'origine française sont aussi très présentes, quelques-unes depuis plus de quatre-vingts ans. À Brazzaville, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont une longue expérience éducative. Quelques-unes de leurs anciennes élèves sont médecins, professeurs ou épouses de ministres marxistes. À Boundji, village de brousse situé sur la ligne de l'Équateur, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont formé des garçons qui, devenus cadres du Parti, les appellent encore *N'Ka Ka*, "grand mères". Dans ces conditions quel crédit attacher aux initiatives d'une Sœur sans expérience africaine ?

Parfois, on dit alors que l'espérance exagère. « – Soeur Marguerite, vous venez d'obtenir ceci et vous voilà en train de demander encore cela ... – Mais ce n'est pas pareil ! Le monde change ! » L'audace est une belle vertu... Il faut toujours commencer ».

De fait, quand elle est visionnaire, l'espérance est infatigable. À ce rythme, les résultats sont éclatants, l'École Spéciale sort de terre en dur, l'inauguration est un évènement, mais surtout les examens d'État sont réussis, les emplois trouvés, les élèves deviennent professeurs.

Mais dix ans plus tard, dans un pays que la presse occidentale connaît mal, les ethnies et les factions se déchirent. Tandis que les jeunes s'engagent, fascinés et manipulés par des forces qui les dépassent, celles du pétrole, de la drogue et des trafics d'armes, tandis que les combats font rage, que les deuils sont innombrables dans les familles d'élèves et d'enseignants, une partie de l'école est transformée en hôpital. Est-ce une raison pour abaisser le niveau des études ? L'espérance continue de placer très haut ses références. Utopie ? Non ! C'est cette exigence qui, aux pires moments des conflits,

imposera encore ce respect qui fera chanceler le pillard ou l'assassin. « Priez pour nous, ma Sœur », demandera un adolescent tueur, armé d'un lance-roquettes...

Et quand enfin l'école et ses annexes seront en ruines et pillées c'est encore cette espérance qui, dans le désastre, laissera parler ce qui lui reste : ses mains et ses bras qui lavent les réfugiés arrivés par centaines, ses attentions qui surprennent comme des « sourires de Dieu » et qui permettent de réparer des familles avec des lambeaux blessés. Paix sur la terre aux gens de bonne volonté !

L'espérance qui survit dans l'horreur s'adapte alors à tout, ou presque. Elle a l'intelligence des situations. Elle accepte toutes les bonnes volontés, fussent-elles fugaces, toutes les protections, ou presque. Des partisans en fauteuil la diraient opportuniste. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. L'espérance, elle, parle d'expérience : « Tout est relatif, dit-elle, *sauf l'Évangile.* »

Voilà pourquoi, ce livre d'une vie est un livre d'avenir. Il restera longtemps d'actualité. Que ceux qui l'ont écrit, dicté, reconstruit et corrigé à partir de lettres irremplaçables en soient ici remerciés.

Quant à ceux qui parlent du christianisme au passé, qu'ils s'arrêtent un moment et prennent le temps de lire ! Ce livre leur dira que, dans le monde où vivront leurs enfants, un monde qui pourrait bien devenir plus méprisant envers les faibles, plus violent et manipulé par des forces qu'ils ne maîtriseront pas, l'espérance chrétienne restera, plus que jamais, vitale. Sensible et inventive, réaliste et pleine d'humour, c'est elle qui, demain comme hier, redonnera aux bontés enfouies l'ambition et la persévérance qui, envers et contre tout, les feront respecter.

Élisabeth Dufourcq

AVANT-PROPOS

Comment est né ce livre

Sœur Marguerite TIBERGHEN

«Le 20 avril 1979, je confiais à un jeune professeur du Cours Spécial de Brazzaville: “Si, un jour, j’en ai le temps, j’écrirai un livre qui aura pour titre: *Paix sur la terre aux Hommes de bonne volonté...* et j’y raconterai toutes les belles choses dont je suis témoin.” Ce jour-là est enfin arrivé, même si un autre titre a été choisi !

Grâce à une mémoire, qui ne me fait pas encore défaut, et aux nombreuses lettres que j’ai écrites, d’abord à Maman puis à ma fratrie, tout ce que je relate dans cet ouvrage est conforme à la vérité.»

Chantal DEBAIN

Chantal Debain a connu Sœur Marguerite à Brazzaville où elle a vécu, avec son mari et leurs 4 filles, de 1989 à 1991.

Découvrant, pendant ces deux années, son action et son rôle primordial au sein de l’École spéciale, et convaincue que son œuvre au service des «blessés de la vie» ne peut et ne doit pas rester dans l’ombre, elle lui propose de l’aider à faire le récit de la fondation de cette École «très spéciale» et de sa vie de missionnaire en Afrique.

Sœur Marguerite lui donne son accord et lui confie alors non seulement les quelque 500 lettres – environ une par semaine – envoyées de Brazzaville à sa maman (de 1973 à 1984), et précieusement conservées par sa famille, mais aussi celles adressées à ses frères et sœurs pendant toute sa vie au Congo...

Riche de ce «trésor» que représente cette correspondance familiale, tableau vivant de la vie d’une missionnaire au Congo, à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e, avec ses joies et ses peines, ses espérances et ses soucis, elle retrouve régulièrement Sœur Marguerite à la Maison Mère des Filles de la Charité rue du Bac, à Paris, afin de recueillir son témoignage «oral» (par des entretiens), complétant ainsi le témoignage «écrit».

De l’amitié entre Sœur Marguerite et Chantal Debain, et de ces deux témoignages, est né ce livre.

PREMIÈRE PARTIE

1926-1972

**De ma naissance
à la réalisation de ma vocation**

1

1926-1948

« Que dirais-tu, Papa, si une de tes filles voulait être Sœur ? »

8 septembre 1926 : une nouvelle petite TIBERGHEN naît à Roubaix. Quatrième d'une famille de sept enfants, je vois le jour dans une famille chrétienne très unie et chaleureuse. Dès ma plus tendre enfance, mes parents me parlent de Dieu, de la Sainte Vierge, de sainte Thérèse de Lisieux qui a guéri Maman, alors qu'elle était très malade...

Mon père, Louis, dirige alors une petite affaire familiale de fils à tricoter et, en 1929, en pleine crise économique, lance la laine *Tiber*. Il nous associe, mes frères et sœurs et moi-même, aux travaux de l'usine, ce dont nous sommes particulièrement fiers ! Quel monde enchanté, cette usine ! Fuseaux vides transformés en cannes, parties de cache-cache, courses de paniers à roulettes et d'échelles roulantes entre les rayonnages... Souvenirs d'enfance inoubliables, comme le sont mes vacances familiales au bord de la mer, vacances entre cousins et amis qui se retrouvent avec joie à Bray-Dunes¹. La beauté des couchers de soleil, de la mer phosphorescente (surtout aux vacances de la Pentecôte), les concours de plage avec le journal *Le Matin*, le tour des digues au fur et à mesure que l'on grandissait, les courses à La Panne (première plage belge), le long de la plage avec des arrêts du côté des blockhaus, constructions militaires abandonnées, datant de la guerre de 1914, font partie intégrante de ces souvenirs. Mais tous ces plaisirs et ces jeux sont arrêtés par la guerre de 1939...

La plus grande partie de ma scolarité se passe à l'école Jeanne d'Arc à Roubaix, chez les Dominicaines. Je reste dans cette école de la dixième (actuel CE 1) jusqu'à la seconde (auparavant, j'ai appris à lire à la maison

1. Station balnéaire sur la mer du Nord, à la frontière franco-belge.

avec une institutrice à la retraite, amie de la famille). Dans cette institution, les religieuses sont habillées en noir et en civil, car depuis la loi de 1905, elles sont « sécularisées ». Je garde un souvenir particulier de ma première année à l'école : tous les matins, l'institutrice écrit, avant l'arrivée des élèves, un texte au tableau et notre premier travail consiste à le lire. Nous commençons donc la classe par un cours de lecture. Petite anecdote amusante : nous avons, à cette époque, un gros berger allemand, Pyram, qui me suit partout, s'introduit dans l'école et s'installe entre les bureaux. L'institutrice ne crie pas et reste calme. La directrice téléphone alors à la maison et prévient Maman. Pyram attend sagement que l'on vienne le chercher ! Quelquefois, l'institutrice dit à un élève qui lit mal : « Je suis sûre que le chien de Marguerite-Marie saura lire avant vous ! » Je ne garde que de bons souvenirs de cette école où je suis restée jusqu'en 1942.

De Roubaix à La Flèche dans la Sarthe

Puis nous quittons Roubaix pour nous installer dans la Sarthe, à La Flèche, car Maman redoute que nous ayons faim. Elle a perdu un petit frère après la guerre de 14, et elle reste persuadée que, pas assez nourri pendant l'invasion de 1914 (particulièrement dure à Roubaix), et, par conséquent, très faible, cet enfant n'a pas pu résister à une maladie infectieuse (pneumonie, pleurésie ou tuberculose ?)... Elle ne souhaite donc pas que le même drame nous arrive !

Le bac au moment du débarquement

J'effectue ma seconde, ma première et ma terminale à La Flèche avec d'excellents professeurs, dans une autre institution Jeanne d'Arc. En 1944, je passe, au moment du débarquement, mon bac philo. Les copies sont corrigées à Caen, sous les bombardements. Puis je partage mon temps entre Roubaix, où mon père et mon frère aîné, Léon, essaient de remettre l'usine en route, Paris, où je suis inscrite pour préparer une licence d'anglais (que je ne terminerai jamais !) et La Flèche, où je reviens voir la famille.

Accident de voiture et décès de Papa

En 1945, Papa a un grave accident de voiture. En sortant d'une petite route, il rentre en collision avec une voiture américaine. Maman qui l'accompagnait est blessée également. Elle s'en sort avec une épaule et une jambe cassées. Elle boîtera jusqu'à la fin de sa vie. Apparemment plus vite

rétabli que Maman, Papa se paralyse quelques mois après cet événement, des vertèbres ayant été touchées. Souffrant terriblement, il s'éteint le 5 décembre 1947 à 52 ans. Agonie paisible, le premier vendredi de décembre 1947. Clin d'œil de la Providence ? Peut-être, car Papa ne manquait jamais la messe de chaque premier vendredi du mois. Il était très dévot au Sacré Cœur, qu'il avait invoqué dans les tranchées, à Verdun, où il est resté durant toute la guerre de 1914 (il était de la classe 15), comme infirmier puis caporal-infirmier (il avait été décoré de la Croix de Guerre). Il avait gardé aussi une dévotion à Marguerite-Marie Alacoque². Il m'a appelée « Marguerite-Marie » en raison de cette dévotion.

« Que dirais-tu si une de tes filles voulait être Sœur ? »

J'ai alors beaucoup de chagrin car il était un Papa très affectueux, mais aussi un excellent homme d'affaire, fort réputé pour son entregent, ses tactiques commerciales très droites et astucieuses en même temps. Avant sa mort je lui avais fait part de mon souhait d'entrer dans une Communauté religieuse : « Que dirais-tu si une de tes filles voulait être Sœur ? » Sa réponse fut immédiate : « Oh ! je serais très content de donner une de mes filles au petit Jésus ! » Un autre jour, à Roubaix, alors qu'il était rentré fatigué de l'usine et qu'il faisait froid, il s'assit dans son fauteuil. Je lui apportai ses pantoufles et il me dit alors simplement : « Tu n'es pas bien avec ton petit Papa ? Pourquoi veux-tu nous quitter ? » Mon père était un homme très tendre. Après son décès, toute la famille revient à Roubaix où mon frère aîné développe l'usine de fil à tricoter.

2. Religieuse bourguignonne (1647-1690), entrée en 1671 à la Visitation de Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), elle eut, en 1673, ses premières apparitions. Le Christ lui demande de faire instituer une fête en l'honneur du Sacré-Cœur, le vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu. Elle eut, par ses révélations, une grande influence sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.